

Pour le dalaï-lama

Autor(en): **Laederach, J.R.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Générations : aînés**

Band (Jahr): **29 (1999)**

Heft 5

PDF erstellt am: **02.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-827778>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Pour le dalaï-lama

Au moment où j'écris (10 mars 1999), les médias du monde entier font une large place au drame tibétain. Il n'est ni de trop ni trop tard pour rappeler encore cette date fatidique du 10 mars 1959, éternellement honteuse pour la Chine et toujours actuelle pour le petit peuple opprimé, dont la souffrance continue. Trois raisons m'incitent à y revenir. Le souvenir gardé de mon bref séjour au Tibet, qui fut une découverte inoubliable. Le Potala: déambuler dans ces espaces mystérieux, grimper par l'escalier monumental jusqu'aux lieux sacrés ou personnels du dalaï-lama (exilé volontairement en Inde depuis 1959), croiser la foule des adorateurs venus offrir le beurre de yack, agiter les moulins à prières et présenter leur adoration avec une dévotion convaincante.

Visiter les trois grands monastères: Sera, Brepung et Gaden, presque vides, hélas! de leurs milliers de lamas d'autrefois. Mais comme ailleurs, tous les chemins mènent à Lhassa, la capitale, et à son centre culturel, le Yokhang, où la ferveur s'exprime en une gymnique très humble.

Grimper, en bus, jusqu'à 5500 m pour y jouir de la féerique vue sur les cimes blanches des 8000 m, longer les lacs aux eaux turquoise et y cueillir, à brassées pleines, les petites edelweiss qui tapissent la prairie, Que de souvenirs chers, précieux, à vous faire aimer le dalaï-lama et vous rapprocher de son peuple.

Deuxième raison de ces lignes: les mémoires du moine prisonnier Palden Gyatso, «le feu sous la neige», dont je viens de lire la traduction. Un extraordinaire récit de souffrances et de résistance, enduré pendant 32 ans, au nom du dalaï-lama, dont la préface rappelle les «enseignements bouddhistes, source de paix et d'harmonie, prêchant l'amour, la bienveillance, la tolérance et la relativité de toute chose». Quant au livre, il est assez dur pour les âmes sensibles, mais très valable par le réalisme.

Enfin, raison dernière de ces lignes, la joie de découvrir, dans ce monde troublé, une double «sainteté» spirituelle efficace: celle du pape et celle du dalaï-lama. L'une englobant la grande masse des chrétiens de toutes dénominations, l'autre réunissant le monde si vivant du boud-

dhisme. Alors, conjuguées, puissantes, elles demeurent la grande espérance du monde. Mais quand même, je ne retournerai plus jamais au Tibet... ou alors, uniquement en compagnie du dalaï-lama!...

Pasteur J. R. Laederach

Seul le temps passé à aimer...

La variété du ministère sacerdotal que j'ai la chance d'exercer est immense. L'activité pastorale me fait passer – souvent sans transition – d'une rencontre avec des jeunes au monde de la santé, de la préparation d'un mariage à une séance de travail avec un groupe de religieuses, etc. Il y a quelques jours, je quittais Berne pour rejoindre Genève où, en tant qu'aumônier militaire, j'avais à prendre la parole au cours de la cérémonie de remise des brevets de sous-officier à une soixantaine de nouveaux caporaux. Je venais de participer au comité directeur de la Commission de planification pastorale de la conférence des évêques suisses. Résultat: après trois heures de discussion en allemand sur des dossiers complexes, j'avais la tête comme une courge, dans le train qui me ramenait vers la cité de Calvin. Et je me demandais: «Que vais-je bien pouvoir dire à ces jeunes soldats, en sortant des banalités?»

Comme aucune idée géniale ne surgissait de mon cerveau embrumé par les longues phrases germaniques vous réservant toujours la surprise du verbe placé à la fin, je me décidai à lire la chronique d'un monastère breton cher à mon cœur. Très vite, je tombai sur une phrase, écrite par l'un des bénédictins du lieu, et qui me fit tilt. Cette phrase, la voici: «Seul le temps passé à aimer est du temps gagné.» Je n'avais pas besoin de chercher plus loin: je tenais le fil rouge de ma brève intervention. Il me fut ensuite assez aisé de démon-

trer aux caporaux frais émoulus que les semaines à venir allaient leur sembler très longues s'ils n'aimaient pas les recrues qu'on allait leur confier et leur travail. Ce serait du temps perdu. Mais au contraire, s'ils parvenaient à accomplir ce service en aimant les apprentis-soldats de leur groupe et leur mission, ce serait une période enrichissante de leur vie. Mon propos était d'autant plus facile à tenir qu'il s'agissait d'une troupe de sauvetage, où l'on apprend à sauver des vies humaines en cas de catastrophe, naturelle ou provoquée par la bêtise humaine...

L'apéritif qui suivit la cérémonie me permit de vérifier que ce bref message avait été bien reçu, tant par les jeunes sous-officiers que par leurs parents ou leur bonne amie. Certains me demandèrent même de la leur mettre par écrit, pour ne pas l'oublier.

Un peu plus tard, rencontrant une jeune femme de mes amies, je lui racontai ma journée et l'heureuse découverte de cette phrase durant mon trajet en train. A mon grand étonnement, cette amie, au caractère plutôt impétueux et fonceur, ne se contenta pas seulement d'apprécier la phrase du moine. Elle parvint même à l'améliorer. Voici comment!

Dire que seul le temps passé à aimer est du temps gagné, c'est juste, dit-elle, mais finalement, on n'est pas là pour gagner du temps. Il y a déjà assez de stress comme cela dans nos vies. Alors je préfère la formule: «Seul le temps passé à aimer n'est pas perdu!»

Abbé de Sury